

Glisse urbaine dans un interstice de la BNF

Stéphane Tonnelat

Citer ce document / Cite this document :

Tonnelat Stéphane. Glisse urbaine dans un interstice de la BNF. In: Chimères. Revue des schizoanalyses, N°56, printemps 2005. Cote d'Ivoire, identité et rébellions. pp. 125-140;

doi : <https://doi.org/10.3406/chime.2005.1379>

https://www.persee.fr/doc/chime_0986-6035_2005_num_56_1_1379

Fichier pdf généré le 14/02/2020

Stéphane Tonnelat

Glisse urbaine

dans un interstice de la BNF

La construction de la nouvelle Bibliothèque Nationale de France François Mitterrand (BNF) a marqué un moment discuté dans l'histoire de l'architecture contemporaine française. Moins remarquées ont été les rencontres hasardeuses entre ce gigantesque équipement et les espaces à son entour. Si les défauts ont pu être plus ou moins masqués sur les longs côtés nord et sud de la BNF, des délaissés demeurent dans les rues transversales où la rencontre de l'horizontalité du parvis avec la pente est la plus disjointe. Deux triangles résiduels sont ainsi apparus de part et d'autre des marches de la bibliothèque. Le triangle ouest, le long de la rue Raymond Aron, fait le bonheur des surfeurs.



Stéphane Tonnelat est architecte, sociologue et urbaniste.

Le « triangle Aron »

Entre le trottoir côté bibliothèque, rue Raymond Aron, et les premières marches vers l'esplanade prend place un espace résiduel effilé, pointé vers la Seine. Il est généré par la disparition progressive des marches, au fur et à mesure de l'élévation de la rue. Sa forme est quasiment celle d'un triangle rectangle dont l'hypoténuse longerait les marches. Le grand côté longe le trottoir de la rue jusqu'au quai, soit approximativement 200 mètres. La pente est d'environ 5 %, soit un dénivelé de presque 10 mètres entre le point haut et le point bas.

Le triangle est pratiquement vide, à l'exception d'une sortie de parking souterrain orientée dans le sens de la rue et débouchant

1. Alain Loret et
Anne Marie Wasser,
« Introduction » au
numéro de la revue
Autrement consacrée à
la glisse urbaine,
n° 205, juin 2001.

dans celle-ci vers le quai au moyen d'une chicane. Contre le parapet de cette sortie, côté emmarchement, une vingtaine de portiques en tubes métalliques d'environ un mètre de haut servent de garage à vélos pour les employés et visiteurs de la BNF. Le sol du triangle est recouvert d'enrobé rouge normalisé exactement identique à celui des trottoirs de la rue. Côté haut, la dernière marche du parvis se termine contre une rampe de gros béton de trois mètres de long reliant le triangle au plancher de bois du parvis.

En tout, cet espace résiduel totalise une surface d'environ 1200 m² difficile à mettre en valeur vu sa forme.

Ce triangle de la BNF attire des personnes qui viennent parfois de fort loin. Tous ces visiteurs sont montés sur roulettes. En rollers ou en skateboard, ils viennent rechercher dans le triangle un terrain de « glisse urbaine ».

Les spécialistes de l'étude des sports de glisse urbaine, s'accordent pour penser que « loin d'être une simple mode, la glisse urbaine semble issue à la fois d'une revendication sociale pour un autre sport et pour un autre rapport à la ville. » ⁽¹⁾ Dans notre cas, les « riders » de longboard (chevaucheurs de vague, de neige ou de bitume), se retrouvent justement dans un interstice. Est-ce à dire qu'ils trouvent là un « autre lieu » pour une pratique « alternative » ? Quelles sont les caractéristiques du triangle qui correspondent à l'esprit glisse ? Sont-elles les mêmes que celles qui poussent les promeneurs du dimanche et les enfants du quartier à se regrouper dans ce « délaissé » ?

Le longboard skate

À partir de 1996, apparaît en France, importée des États-Unis, une nouvelle planche à roulettes appelée « longboard » ou « longskate ». En parallèle au « street » va alors se développer un sport rassemblant une population la recherche de sensations liées à la descente.

Le longskate est apparu dans les années 80 aux États-Unis, introduit non par les surfeurs mais par les skaters, pour la descente. Le skate s'était trop éloigné de ses origines et quelques riders voulaient revenir aux sensations de la glisse. Les progrès techniques ainsi initiés par des amateurs relancèrent le longboard. Les surfeurs, de mer et plus récemment de neige, pouvaient enfin retrouver sur les routes de montagnes et les

pentres de banlieue les sensations de glisse que le « street » avait écartées en devenant une discipline autonome.

Le longskate est aussi l'occasion de revenir au « free style » et aux figures du début du skate. La « old school » est exhumée et réhabilitée. Deux disciplines dominent ainsi le longboard : la vitesse qui pousse les skaters à rechercher les meilleures pentes et les connecte au surf des neiges et le style qui les rapproche plus du surf des mers. Mais le longboard n'a pas non plus renié son passé de « street ». Les nouvelles longues planches autorisent le « ollie » et peuvent parfaitement sauter des trottoirs ou pratiquer la rampe. Ainsi, comme l'a écrit un pionnier de l'introduction de cette discipline en France, le longboard est un sport/loisir « clairement bâtard. » Il n'en revendique pas moins une place de choix dans les sports de glisse.

En France, le marché du longboard semble se développer à partir de 1996. En 2000, une dizaine de magasins en distribuent à travers le pays. On en trouve deux à Paris dont un, *Speed Division*, spécialisé dans le longskate et l'autre *Hawaii Surf*, plus ancien et plus diversifié. Une planche coûte environ 1500 F en 1998 (230 Euros) et le marché est, d'après le premier de ces magasins, d'environ 10 000 pratiquants la même année. Quelques associations comme *Roots'n'Ride* communiquent essentiellement par Internet. Cette dernière publie aussi, de 1999 à 2000, un fanzine quasi mensuel, *Roots News*, distribué gratuitement dans les magasins parisiens et sur les sites de pratique.

La population des skaters

Plus qu'une nouvelle discipline dans la galaxie du skate, « street », « vert » (rampe courbe) et « free style », le longboard a été adopté par une nouvelle catégorie de riders, qui n'étaient pas forcément skaters avant de découvrir la longue planche. Un sondage du journal *International Longboarder Magazine*, sur un échantillon essentiellement américain et canadien, annonce que 90% des lecteurs ont plus de 16 ans. 50% d'entre eux pratiquent le « snow » et 40% le surf. Le longboard semble être plus accessible aux femmes, car il est réputé moins violent, moins physique et plus « cool ». D'après des femmes pratiquantes interviewées dans le même

2. Données fournies
par le site internet du
magasin *Speed*
Division tenu par
Philippe Bicheyre,
2000.

3 M. Fize et
M. Touché,
Le skate, la fureur de
faire, Arcane
Beaunieux, 1992.

numéro, les problèmes de sexisme n'existent pas dans le longboard. La population dans le triangle de la BNF semble correspondre à ces chiffres et ces affirmations.

Les skaters rencontrés ont entre 20 et 30 ans, 40 pour le plus âgé. (En France, la moyenne serait de 25 ans) ⁽²⁾. Même si les femmes n'ont jamais été nombreuses, 2 ou 3 au maximum à un moment donné, la pression pour réussir n'est pas forte. À cet égard, les longboarders semblent se détacher de la mentalité skate où il s'agit d'exécuter les plus belles figures et de provoquer l'émulation des amis ⁽³⁾. Ici, il ne s'agit que de descendre la pente, plus ou moins vite, au choix du skater.

Plus nombreux que les rollers et surtout plus intéressés par la pente du terrain, les longboarders sont apparus comme de bons analyseurs de l'espace du triangle. Par ailleurs, même si roller et skate font partie de la glisse, ces derniers ont un statut beaucoup moins reconnu par les autorités et ne bénéficient pas d'une bonne réputation auprès du public en général. Depuis le 1^{er} mars 2001, un arrêt de la cour de cassation a effectivement établi une jurisprudence reconnaissant le roller comme un moyen de déplacement et ouvrant l'accès à la chaussée à ses pratiquants. Les skaters, beaucoup moins organisés, sont loin d'obtenir la même reconnaissance et le code de la route les assimile à des piétons. À part en banlieue ou à la campagne, lorsqu'il n'y a pas de trottoir, les skaters ne doivent donc pas pratiquer sur la chaussée.

Le rendez-vous du jeudi soir

Les skaters de longboard viennent parfois de loin pour pratiquer leur sport dans l'interstice de la BNF. Souvent présents le week-end, le samedi et le dimanche après-midi, ils sont les plus nombreux le jeudi soir, lors d'un rendez-vous informel où ils se retrouvent (jusqu'à 30 personnes) pour des sociabilités entre-soi, non dérangées par les promeneurs, vélos et autres rollers, repoussés de l'esplanade de la bibliothèque.

En premier lieu, il faut remarquer que les skaters de longboard ne constituent pas une communauté identifiable. Les âges sont variés entre 18 et 35 ans. Les vêtements sont certes à la mode, mais aussi très divers et surtout, le groupe présent dans le triangle n'est pas fermé. Quelques personnes exécutent bien un

salut rituel en se choquant les poings après la traditionnelle poignée de mains, mais la combinaison n'est pas élaborée ni obligatoire ⁽⁴⁾. En fait, la structure du groupe est simple. Des sous-groupes existent, constitués d'amis qui se connaissent en dehors du skateboard. En dehors de ce phénomène visible par des petits rassemblements plus fermés, n'importe qui peut entrer dans le terrain et se mêler aux skaters, même sans planche. Le statut de spectateur est intégré dans la discipline skate et les marches de la bibliothèque favorisent leur intégration en servant de tribunes. La possession d'une « board » est automatiquement suffisante pour faire partie des riders, même si on ne sait pas s'en servir. La plupart des skaters présents sur le terrain sont d'ailleurs « nouveaux » même si beaucoup ont fait du « petit skate », du snowboard ou du surf auparavant.

Les skaters et leurs spectateurs occasionnels sont surtout des hommes (à 80 %). Ils sont pour la plupart issus de familles aisées ou de classe moyenne. Une moitié travaille en s'étant arrêtée après le bac, tandis que l'autre est constituée d'étudiants, surtout dans les domaines de l'ingénierie, de l'informatique ou du cinéma. D'une semaine à l'autre, ce ne sont pas forcément les mêmes qui viennent et beaucoup de skaters ne se connaissent que de vue, voire pas du tout. Le longboard a tout de même ses héros, en général un peu plus âgés que la moyenne, connus d'abord par leurs surnoms (« Manu Mu », « Gros Manu ») et les sites Internet sur lesquels des vidéos circulent. Dans l'ensemble, la soirée est donc relativement inorganisée, sans leader, guidée seulement par quelques skaters plus expérimentés que les autres. Ceux-ci ne viennent d'ailleurs pas toujours, car ils préfèrent le rendez-vous du Trocadéro qui offre plus de visibilité.

Les longboarders descendent la pente à la chaîne, à toute vitesse ou suivant de larges méandres. Ils terminent leur course par un virage serré à droite sur le trottoir côté quai Mauriac ou par un dérapage avant le tournant.

Tous, à intervalles irréguliers, se reposent et discutent assis sur les marches en haut du terrain ou contre la barrière le long de l'Avenue de France, debout ou assis sur leur planche. L'ambiance est calme et plutôt feutrée. Les longues planches ne font presque pas de bruit, sauf lors des dérapages, et les

4. Mon arrivée sur les lieux et ma présence alternative de janvier 2000 à juillet 2001 n'a par exemple pas posé de problème et beaucoup de skaters présents ont même pensé que j'étais un pratiquant parmi d'autres jusqu'à ce que je leur pose des questions.

5. Lieu bon à skater.
Les spots peuvent être
plus ou moins connus.

6. Stephen et Susan
Dann, « Street Level
Marketing », Griffith
and Queensland
University,
Australie, 2000.

« streeters » passent plus de temps assis sur leur board que debout.

L'origine du spot

L'histoire du spot ⁽⁵⁾ de la BNF semble très liée à des intérêts commerciaux. Au départ, en 1996, un employé de *Hawaii surf*, alors seul magasin sur Paris à vendre des longboards démarra un rendez-vous au Trocadéro le jeudi soir pour initier les skaters à la discipline. Passionnée, cette personne a largement contribué à lancer la tendance sur Paris. Au début, des annonces ont été publiées dans un ou deux magazines de glisse, puis le bouche-à-oreille, aidé par le magasin, a fait le reste. Selon des témoins, le succès a été rapide et les rassemblements, jusqu'à 40 personnes, sont vite devenus gênants pour la police. Rejetés, les skaters auraient alors déplacé leur rendez-vous sur le triangle de la BNF.

Cependant, une autre version de l'histoire raconte que l'ouverture à Paris d'un magasin spécialisé dans le longboard par des amis de l'organisateur de la soirée, eux-mêmes riders passionnés, aurait peu à peu dépossédé *Hawaii Surf* de ses clients. Le rendez-vous aurait alors été déplacé vers la BNF, terrain moins convoité. Toujours est-il qu'en 1998, la coupe du monde de football réquisitionna le Trocadéro et le triangle BNF devint pendant quelques temps le seul « spot » connu dans Paris. Après cet événement, les magasins se sont partagés la semaine. Le mardi soir *Speed Division* au Trocadéro et le jeudi soir, *Hawaii Surf* à la BNF.

Le longboard peut être considéré comme une forme de sous-culture avec ses codes, son marché économique, ses héros et ses lieux mythiques. C'est d'ailleurs en grande partie la fonction du rendez-vous du jeudi soir que de favoriser la constitution d'un petit milieu identifié, nouvelle cible de l'industrie de l'équipement sportif. Cette mission correspond à une stratégie commerciale d'exploitation d'une niche appelée « street level marketing » ⁽⁶⁾ qui consiste à démarcher les clients potentiels sur les lieux de leur pratique, en enrôlant les plus doués qui agissent alors comme des relais entre les producteurs et les consommateurs. À la BNF, le skater passionné qui avait organisé le rendez-vous initial a effectivement contribué à l'émer-

gence d'un nouveau marché à Paris. C'est d'ailleurs probablement à cause de ses liens avec une boutique concurrente qu'il est parti. Cependant, le rendez-vous n'a pas été abandonné pour autant. Le gérant d'*Hawaii Surf* a demandé à un autre employé, aussi passionné de skate, de le remplacer. En 1999, ce dernier a à son tour quitté le magasin pour travailler chez un distributeur national de matériel de skate. Toujours dans le milieu, il a cependant continué à s'occuper du rendez-vous, payé à la soirée par le magasin. Il vient donc tous les jeudi soir avec quelques planches du magasin à prêter aux volontaires qui veulent les essayer, leur donne des conseils et éventuellement, les oriente vers le « shop » pour un achat. Inversement, les clients qui passent au magasin pour se renseigner sur le longboard sont invariablement informés du rendez-vous. Grâce au rendez-vous, le gérant du magasin peut avoir une idée du succès du longboard et tenter de définir les préférences des pratiquants en terme de matériel. Le magasin ne fabrique pas lui-même les planches, mais il en importe beaucoup des États-Unis. Connaître l'orientation du marché lui permet de prendre moins de risques dans ses projections de vente. Le magasin vend aussi des accessoires comme des gants ou même des vêtements. L'observation directe permet de coller à la mode. Enfin, les planches à l'essai servent aussi à faire découvrir des modèles et des marques qui autrement n'auraient que peu de chance de percer, même si entre eux les skaters se prêtent volontiers leurs « boards ». La pratique du longskate, moins violente que le street, abîme moins le matériel et autorise une plus grande confiance entre pratiquants, entre magasin et clients.

Après le premier changement d'organisateur, la soirée a continué sans véritable direction, plus par habitude et de manière informelle, même si un nouveau responsable avait été nommé par le magasin. En effet, ce dernier était bien un skater, passionné de surcroît, mais il ne pratiquait pas le longboard. C'était un « streeter » qui préférait les planches courtes et le saut d'obstacles. Même intéressé par le longskate, il n'animait pas la soirée aussi efficacement que son prédécesseur puisqu'il ne pratiquait quasiment pas. Devant ce résultat mitigé, le magasin a décidé en 2000 d'envoyer un autre employé plus impliqué dans le longboard. Celui-ci n'était pas payé en heures

7. <http://membres.lycos.fr/rootride>

8. Marie Lechner,
« Macadam Surfeurs »
in « Les tentations de
Libération », encart au
journal *Libération*,
semaine du 21 au 27
septembre 2000.

supplémentaires et ce travail était bénévole. Pourtant, il avait une mission exclusivement commerciale.

Tous les acteurs du rendez-vous croient en un futur pour le longboard. Cependant, tous ne sont pas aussi enthousiastes pour le développer. Le premier organisateur était si passionné qu'il avait réussi à attirer beaucoup de monde. Les souvenirs de son temps, lorsqu'il venait en combi Volkswagen, passait de la musique et sortait une table pour offrir le thé à tout le monde, sonnent comme des évocations d'un temps révolu.

À partir de 1998, après la coupe du monde et le retour du site du Trocadéro, les activités du triangle se sont calmées au fur et à mesure que le quartier prenait forme jusqu'à la livraison du dernier immeuble de l'îlot Aron, précisément le long du trottoir en face du triangle à l'automne 2000. Après cette période de grâce, la foi dans l'avenir du longboard est un peu retombée sur le site.

Les longboarders qui viennent le jeudi soir et quelque fois à d'autres moments dans la semaine sont tous convaincus de la force de leur mouvement. Beaucoup sont passionnés et ne viennent pas pour essayer des planches, mais simplement pour s'entraîner et retrouver des amis. Ce décalage d'entrain entre les « organisateurs » et les pratiquants est certainement le point faible de la stratégie marketing développée par le magasin. Celui-ci perd peu à peu le contrôle du terrain et le triangle devient le site d'un rendez-vous largement informel qui peut parfaitement se passer d'organisateur, même si la BNF est toujours associée à *Hawaii Surf* dans les annonces de rendez-vous sur Internet ⁽⁷⁾ ou dans un article de *Libération* ⁽⁸⁾.

Un terrain d'entraînement

Beaucoup moins connu que le Trocadéro, le triangle BNF est aussi beaucoup moins populaire chez les skaters. C'est un spot plus intimiste et surtout moins exposé aux regards et à l'admiration des passants et touristes. Les amateurs du jeudi soir ne viennent pas pour se donner en spectacle, mais pour s'entraîner à la descente, au freinage et à diverses figures propres au longboard. La pente d'environ 5 % est considérée comme facile par les skaters. Pas trop longue, elle permet néanmoins de gagner un peu de vitesse et de reproduire des

conditions similaires à une route de montagne, débarrassée des piétons.

Les skaters établissent un circuit régulier presque ininterrompu. Tour à tour, ils s'élancent sur la pente puis, une fois en bas, remontent en empruntant les marches. Ceux qui sont fatigués s'arrêtent en haut du terrain et discutent technique, matériel ou un autre aspect du longboard. Pour une courte pause, ils restent debout près de la barrière métallique qui marque la limite avec l'avenue de France. Les plus longs repos sont pris assis sur la planche ou plus souvent sur les marches de la bibliothèque d'où l'on peut observer les descentes des autres. C'est aussi la position des ami(e)s spectateurs qui accompagnent parfois les riders.

Pour tous les skaters rencontrés, la pratique du longboard tend à recréer les sensations du surf. Beaucoup cependant ne sont pas familiers du surf des mers et c'est plutôt la référence au snowboard qui l'emporte. Sur le terrain, les deux surfs se traduisent par deux pratiques différentes : le « carving », « cruising » ou « downhill » qui consiste à descendre le plus vite possible, comme sur une pente enneigée, et le « sidewalk surfing » ou « old style » qui tend à prendre des virages plus larges, à petite vitesse, et à retrouver les positions du surfeur sur la vague. Bien sûr, les deux approches se mélangent, même si le triangle est plus pratiqué par les fanatiques de la vitesse. Dans les deux cas, il s'agit d'abord de « coller à la surface. »

La relation au sol est primordiale dans le longboard. Les skaters sont fiers de pouvoir être parmi les seuls citadins à apprécier la qualité des revêtements. Sa principale caractéristique est son adhérence. S'il accroche beaucoup, la vitesse est réduite et les dérapages sont plus efficaces pour s'arrêter, mais plus difficiles à exécuter. S'il est au contraire très lisse, la vitesse est plus grande et les dérapages plus faciles à commencer, mais plus durs à contrôler. Une discussion courante lors des pauses en haut du terrain consiste à comparer les goudrons de différentes pentes dans et autour de Paris.

Le revêtement du triangle est idéal pour l'entraînement. Il accroche un peu et permet un bon contrôle de la planche dans les virages. Il y a bien quelques grilles et joints de dilatation inclus dans le bitume, mais ils ne sont pas gênants à condi-

9. Cette découverte par un skater de San Diego fut rapidement transformée en une entreprise florissante de fabrication de longboards : Gravity. In Michael Brooke, « Seeking the perfect carve, the story of Gravity », in *Int. Longboarder Magazine*, spring 2001.

10. « Stolen skate launches revolution, the story of Sector 9 », in *Int. Longboarder Magazine*, fall/winter 2000-2001.

11. Voir le site Internet de *Chronic Crew* pour des précisions : www.chasseursdecourbes.com.

tions de ne pas prendre de virage dessus. L'autre triangle, du côté Est de l'esplanade, est impraticable, car incrusté de trop nombreuses grilles qui le rendent dangereux. C'est pourquoi les skaters ne se retrouvent que du côté de la rue Aron.

Le matériel, transmetteur de la sensation

Afin de s'adapter au mieux aux revêtements de sols urbains tout en conservant les sensations du surf, le choix du matériel est primordial. Bien que simple d'apparence, la planche de longboard est un concentré de technologie qui passionne les riders. Plusieurs modèles existent, adaptés à des pratiques différentes. En contreplaqué en métal ou en composé de résine, le principal problème des skateboards est la flexibilité de la planche, nécessaire pour compenser l'augmentation du rayon de braquage du à l'allongement de la distance entre les essieux. De plus, dans les virages serrés, les roues peuvent toucher la planche (« wheel bite ») occasionnant des chutes. C'est pourquoi la planche est souvent creusée ou découpée au dessus des roues, donnant plus de jeu aux trucks (essieux) et permettant ainsi une plus grande inclinaison par rapport au plan du sol ⁽⁹⁾. Une autre solution consiste à tailler en pointe les extrémités (*nose* et *tail*) de la planche ce qui résout d'une manière différente le problème de l'inclinaison, et donne lieu à toute une gamme de planches au design reconnaissable, les « pin tail boards » ⁽¹⁰⁾.

Chaque invention est à l'origine d'une entreprise qui donne son nom à un type de planche. Depuis peu des marques nationales comme *Supaflex* et *Chronic Crew* ont commencé à percer. Cette dernière entreprise a été fondée dans la plus pure tradition du « shop » californien, par des surfeurs de la côte landaise qui sont maintenant des leaders dans la diffusion de ce sport. Grâce à des aides institutionnelles à la recherche appliquée (de l'ANVAR), ils ont développé une planche à double courbure, la *Golgoth*, particulièrement adaptée à la descente. Un rider de leur team, Eric Labarthe, l'a glorifiée en s'illustrant dans les « X Games », championnats internationaux de descente skate ⁽¹¹⁾.

Un moyen de mieux s'adapter aux sols en fonction de sa pratique est de savoir choisir ses roues et ses roulements et de

bien régler ses trucks (essieux). Les roues existent en différentes dureté étiquetées de 70A à 90A (A pour Abec, norme de roulement à billes), en différents diamètres de 65 mm à 90 mm environ (plus grandes que les roues de street) et en largeurs différentes. Des roues plus molles et plus larges offrent une meilleure adhérence et donc un meilleur contrôle de la planche, notamment dans les virages. Par contre elles sont moins adaptées à la vitesse. Les trucks de longboard sont plus larges que ceux de street (de 140 à 156 mm). Ils varient dans la souplesse du jeu offert par rapport à l'horizontale. De plus, des vis de serrage permettent de régler l'amplitude de rotation horizontale, nécessaire pour l'exécution de figures, mais dangereuse pour les courbes à grande vitesse. Le choix et les réglages du matériel sont donc très dépendants du type de pratique recherchée et font l'objet d'amélioration constante favorisée par le prêt de planches par le magasin et surtout les échanges entre riders. Les figures ou « tricks » sont largement copiées sur le surf et consistent surtout en un travail de positionnement par rapport à la planche et au sol. Il s'agit de « faire corps » avec l'environnement.

Cruising

En descente, le plus simple et le plus pratiqué dans le triangle est le « cruising », allure tranquille ralentie par des virages. Cette pratique ressemble le plus au slalom de surf des neiges. Le corps reste relativement droit alors que les jambes souples se balancent de droite à gauche avec des mouvements du bassin. Il n'existe pas de freins pour s'arrêter. La meilleure technique est le « slide », dérapage contrôlé où la planche se met perpendiculaire à la ligne de pente. Cette figure, avec ses variations, le dos (*backslide*) ou le torse (*frontslide*) vers la pente, et un rayon de dérapage plus ou moins grand se rapproche à la fois du surf des neiges et des mers. Il s'agit d'utiliser le frottement des roues sur le bitume comme celui des quarts de la planche de surf sur la neige ou dans l'eau. Le « carving » est une pratique de descente qui utilise la même technique puisqu'il s'agit de déraiper dans les virages pour mieux les négocier sans perdre trop de vitesse. Pour mieux déraiper, le skater doit poser une ou deux mains sur le sol

autour de laquelle pivoter. Il doit donc porter des gants renforcés. Chaque rider s'en bricole une paire, en général en collant des plaques de plexiglas sur la paume du gant.

Le dérapage est essentiel à la pratique du longboard. C'est pourquoi beaucoup de skaters viennent à la bibliothèque pour apprendre à le maîtriser.

Suivant leur niveau, les riders prennent plus ou moins de vitesse, en poussant au départ avec un pied, puis exécutent des « frontslides » ou « backslides » pour s'arrêter. Les plus doués vont jusqu'au bout du triangle et prennent en dérapant un virage à angle droit vers le trottoir étroit du quai Mauriac devant la bibliothèque. Cette manœuvre est probablement la plus dangereuse sur le site mais aucun accident n'est à déplorer jusqu'à maintenant.

Sidewalk surfing

Une autre pratique, plus rare, dans le triangle, est appelée « sidewalk surfing » ou « old style. » Elle consiste moins à profiter de la pente pour prendre de la vitesse que pour acquérir l'allure suffisante à des figures de style très proches du longboard surf. La figure la plus spectaculaire est appelée « walk the board ». Elle consiste en une succession de pas sur la planche pendant le déplacement. Elle aboutit éventuellement à un « nose » ou « noseride », figure pendant laquelle le rider est debout tout à l'avant (sur le nez) de la planche. La position s'appelle un « hang five », lorsque un pied devance l'autre et « hang ten » lorsque les deux pieds sont joints (littéralement cinq ou dix doigts de pied pendent à l'avant de la planche).

Ces positions sont très délicates à réaliser en longskate car le moindre petit caillou peut causer la chute. Elles requièrent aussi une bonne technique et c'est pourquoi elles ne sont pas très courantes dans le triangle.

Autre figure, entre descente et style, le « tube » consiste à imiter la position du surfeur dans un rouleau. Il faut alors combiner vitesse et position à genou sur la planche. À la différence du surf, cette figure de skate s'exécute dans le sens de la pente en longeant un mobilier urbain un peu plus haut qui joue le rôle de vague sur le point de casser. À la bibliothèque, cette

figure peut suivre l'emmarchement, mais elle est difficile, car à tout moment le skate risque de monter sur une marche.

Un réseau de pentes

Les skaters de longboard qui viennent dans le triangle de la BNF le jeudi soir ne sont pas là seulement pour s'entraîner. Ils viennent aussi pour échanger des informations sur les meilleurs endroits où *rider* dans et autour de Paris. Le rendez-vous sert ainsi à raconter les exploits individuels et de groupes du week-end, agrémentés des frayeurs causées par la « trop grande » vitesse dans les virages ou des rencontres mouvementées avec la police.

Les skaters aiment aussi se retrouver pour « bouger sur d'autres spots. » Dans ses premières années, le terrain de la BNF servait régulièrement de base d'expéditions, emmenées par l'organisateur dans son petit camion. Il amenait alors son combi Volkswagen et proposait des expéditions vers d'autres pentes de l'agglomération et contribuait à maintenir l'intérêt pour le spot. Maintenant, ces excursions sont plus rares, car les skaters expérimentés préfèrent partir le mardi soir du Trocadéro.

Néanmoins, de temps en temps, une ou deux voitures démarrent autour de onze heures-minuit pour des spots mythiques ou vers de nouveaux endroits découverts par l'un des skaters. Plus souvent, le jeudi soir est l'occasion de fixer des rendez-vous pour le week-end afin de partir en expédition. Les départs s'effectuent depuis des points déterminés en fonction de la composition du groupe ou alors, en cas d'incertitude, depuis le triangle de la BNF.

Tous les longboarders de la bibliothèque connaissent des pentes « incroyables » autour de Paris et invitent leurs amis à venir les essayer. Les skaters établissent des liaisons entre ce quartier et l'agglomération, ou plus précisément entre une pente de ce quartier, et d'autres dans l'agglomération. Le lien est pratique puisque les longboarders partent de la BNF pour aller vers ces sites ou y reviennent pour raconter leurs exploits. Il est aussi sensible, car c'est avant tout la recherche de sensations de vitesse et de courbes qui dicte le choix des spots.

Un espace de transformation

12. N. Germaine,
D. Leroy, J. Weber,
« Les stratégies sensori-motrices des skateboarders »,
Centre d'étude des transformations des activités physiques et sportives, Groupe de recherche sur le handicap locomoteur, 1999.

Les trois types de liens, transversaux, longitudinaux et en réseau, posent la question du rapport physique et sensible du skater au territoire et à l'espace. Même si la technique diffère entre les planches courtes et les planches longues, tous les skaters établissent une relation privilégiée avec le sol comme surface continue. Celle-ci est plus accidentée pour les « streeters » et plus lisse pour les longboarders qui n'exécutent pas de sauts. Les réseaux différents selon les deux disciplines s'expliquent ainsi. Les « streeters » avancent de proche en proche. Ils s'appliquent à passer partout sans jamais descendre de leur planche sauf cas impossible. C'est pourquoi ils échappent au triangle pour gagner les alentours et établissent des liens transversaux. Les longboarders, au contraire, avancent par plans lisses. Entre ceux-ci, ils sont obligés de porter leur planche ou d'adopter la technique du street, si leur planche est suffisamment polyvalente. La recherche de la pente les amène à étendre leur vision du territoire « skatable » au-delà des zones urbanisées jusque dans les campagnes. En suivant les micro-reliefs, ils construisent alors une carte faite de spots dans lesquels ils se rendent en voiture.

La continuité et les liaisons établies ne seraient rien sans les mouvements du skate qui leur donnent sens. En effet, l'acte de rouler (ou sauter) tout en gardant son équilibre implique une forme particulière d'activité « posturo-cinétique. » En 1999, le Groupe de recherche sur le handicap locomoteur a mené une expérience sur des skaters et des « sédentaires » pour étudier leur équilibre. Alors que ces derniers semblent organiser leur équilibre de haut en bas selon la « verticale gravitaire » ou « stratégie d'ancrage de la tête », le skater l'organiserait de façon ascendante selon une technique proprioceptive dite « stratégie de la cheville »⁽¹²⁾. Ainsi, ce n'est plus la verticale de la position debout qui sert à l'équilibre, mais plutôt une construction dynamique qui part de la planche et qui distribue les membres de bas en haut suivant l'inclinaison du sol et l'inertie due à la vitesse, combinées à la force gravitationnelle. En bref, tout le corps du skater obéit à la vitesse et la position de la planche sur le sol. Le skater de bon niveau ne ferait pas que se maintenir dans une position d'équilibre pré-

caire suivant la position cinétique de la planche, mais se projetterait même selon une trajectoire dépendante de la nature du sol alentour. Voilà peut-être ce que les skaters appellent « coller au bitume ». La perception de l'espace passe bien par la construction d'une surface continue, accidentée pour les uns, lisse pour les autres. Ce phénomène expliquerait la propension à relier, un trottoir à l'autre, un niveau à l'autre, etc. La proprioception est possible grâce à la médiation de la planche à roulettes entre les pieds et le sol. Sans cet instrument, le skater se retrouve piéton et organise à nouveau son équilibre de haut en bas. Il devient un élément étranger sur une surface dont l'idéal est toujours l'horizontale. Avec sa « board », au contraire, le skater se construit, comme une extension mobile du sol projetée du bas vers le haut. Il y aurait donc, entre le skater, la planche et le sol une relation d'agencement collectif.

Elle expliquerait pourquoi on parle d'instrument au lieu d'outil pour désigner la planche. Métaphoriquement, le skater joue de la planche pour interpréter le macadam. Pour les skaters qui viennent s'entraîner dans le triangle de la BNF, le terrain devient alors un lieu de transformation où le rider apprend à faire corps avec sa « board » pour déchiffrer la pente ⁽¹³⁾. Le triangle est un morceau facile, sujet à d'innombrables variations, où la répétition des descentes agit comme une ritournelle, soudant skater et planche dans un ensemble indépendant. Puis, lorsque les skaters se sentent suffisamment « chauds » ou confiants, ils partent vers d'autres pentes, plus difficiles, mais rendues abordables par la transformation opérée dans l'interstice. Les meilleurs n'ont pas besoin de cet échauffement pour affronter les routes de banlieue. Ils viennent néanmoins (plus au Trocadéro qu'à la BNF), histoire de se mettre en jambes et de constituer un groupe de volontaires. La transformation n'agit donc pas qu'au niveau individuel, mais aussi collectif. Les boucles incessantes, allers et retours de haut en bas, mettent tout le monde au même rythme et dans le même état d'excitation. Elles constituent des « équipes ».

Des passages transformateurs

« Marcher c'est relou ! » ⁽¹⁴⁾. Tout est dit. On marche contre

13. Voir aussi, pour une approche plus théorique, le travail de Jack Katz sur les chauffeurs qui font corps avec leur voiture, Jack Katz, *How emotions work*, University of Chicago Press, 1999.

14. Exclamation d'un skater sur le site.

15. Gilles Ivain,
« Formulaire pour un
urbanisme nouveau »,
*Internationale
Situationniste* n° 1,
1958, Réédition
Arthème Fayard,
1997.

la force gravitationnelle. On lutte contre son propre poids. C'est lourd. Skater, par contre, nécessite un équilibre différent où l'inertie compense la gravitation, où le poids du corps n'est plus lourd, mais sert au contraire de ballant à la vitesse. C'est léger. Ce n'est plus seulement la destination qui compte, mais le mouvement même, l'instant. Nous nous rapprochons de l'expérience vécue recherchée par l'« urbanisme unitaire » sans pour autant avoir besoin de ses quartiers organisés selon un zoning fonctionnel des sentiments ⁽¹⁵⁾. L'interstice est déjà là, au milieu de la ville.

Alors, les roulettes rejetées par ce qu'elles ne marchent pas, ne sont-elles pas en accord avec l'interstice ? Les unes retrouvent l'instant en établissant une continuité de surfaces et l'autre offre un entre-deux, ni départ ni destination, où la seule chose qui compte est le moment. Ici pas de paradoxe entre réseau et mémoire, même virtuelle, le territoire se retrouve dans le présent.

